

**Notes de la rencontre des responsables de la Fraternité Saint-Joseph
avec Julián Carrón
en visioconférence, le 19 décembre 2020**

Chants : *E verrà* [Et il viendra]
Aria di neve [Air de neige]

Père Michele Berchi. En introduction, je relis la question sur laquelle nous nous sommes quittés, une provocation qui naît du travail sur l'autorité que nous avons fait ensemble dans l'École de communauté durant les mois précédents. La question de l'autorité concerne notre expérience de foi, du mouvement et, de manière particulière, la responsabilité que tous ceux qui sont connectés aujourd'hui (responsables de la Fraternité Saint-Joseph et autres invités) vivent au service de la Fraternité d'une manière ou d'une autre ; aussi, il nous a semblé utile de l'aborder à nouveau, à la lumière de tout le travail que nous avons fait. Nous avons choisi cette question : « À la page 139 de *L'éclat des yeux*, on lit : "Il n'y aurait pas de compagnie parmi nous, il n'y aurait pas de mystère de l'Église, il n'y aurait pas de peuple nouveau en marche dans le monde, pour le bien du monde : sans autorité, il n'y aurait pas la nouveauté que le Christ nous a appelés à vivre ensemble". Comment ces phrases te provoquent-elles, comment éclairent-elles ton expérience de *visitor* et de responsable, et comment la soutiennent-elles ? ».

Je voudrais reprendre le début de ce paragraphe, parce qu'il m'a beaucoup touchée et m'a jugée moi-même, ainsi que mon environnement et les situations dans lesquelles je vis. Au début, pour faire court, on parle du lieu de l'appartenance, où l'on vit la relation et où l'on fait l'expérience de l'autorité ; c'est ce qui me permet de vivre, de toucher la réalité : « Cela nous rend réels et nous permet de vivre ». On trouve une liste : sentir les choses, les percevoir, les saisir intellectuellement, les juger, les imaginer, les projeter ; toute une liste de verbes qui parlent de mon action, de ma vie quotidienne. Et je me rends compte que, dans cette vie quotidienne en action, soit émerge un critère qui n'est pas le mien (presque sans que je m'en aperçoive, pas de manière instinctive, mais comme fruit d'une adhésion), et que je puise dans ce lieu, soit l'action personnelle part d'une instinctivité, de bons sentiments et d'une bonne volonté ; je m'en rends compte surtout dans ma nouvelle situation professionnelle, dont je suis très contente, mais qui est très différente. Là, je perçois vraiment la distance. De fait, que je le veuille ou non, et pas parce que j'en suis consciente, mais parce que quelque chose me dépasse et me saisit en profondeur, dans l'ADN, je m'aperçois que suivre ce lieu, une présence précise, à savoir la personne qui guide, fait la différence avec ceux qui, au contraire, n'agissent qu'en fonction de bons sentiments ou avec une grande générosité. Quant au jugement sur la réalité, l'intelligence de saisir le sens de la réalité, il y a là effectivement une distance. Je m'aperçois toujours plus que c'est la méthode du mouvement, de notre charisme. Je suis dans un milieu professionnel chrétien, mais la méthode qui nous caractérise (et qui nous rend différents ; pas supérieurs, mais où l'on saisit une différence) est celle du charisme : suivre quelqu'un qui a dit oui. Don Giussani l'a dit le premier, puis le père Carrón, et maintenant, chacun de nous dit son oui à un lieu et à quelqu'un. C'est la méthode qui permet de vivre avec intelligence dans la réalité, c'est-à-dire avec l'intelligence de la foi ; et c'est quelque chose que l'on se surprend de trouver en soi. Ce n'est pas quelque chose que je produis par stratégie, mais quelque chose qui arrive.

Julián Carrón. Bonsoir à tous. Cette intervention nous donne le thème pour commencer le dialogue, parce que c'est ce que l'on accepte le moins aujourd'hui. Nous avons très souvent cité don Giussani, quand il dit que « la culture d'aujourd'hui considère que suivre une personne ne peut suffire pour connaître, et changer, soi-même et la réalité. À notre époque, la personne n'est pas considérée comme un instrument de connaissance et de changement, car tous deux sont compris de façon réductrice : la première comme une réflexion analytique et théorique, et le second comme une *praxis* et une application de règles. Au contraire, c'est précisément en suivant la présence

exceptionnelle de Jésus que Jean et André, les deux premiers qui l'ont rencontré, ont appris à connaître de manière différente eux-mêmes et la réalité, à changer et à la changer. Dès l'instant de cette première rencontre, la méthode a commencé à se développer dans le temps » (L. Giussani, « De la foi vient la méthode », *Traces-Litterae Communionis*, janvier 2009, p. III-V). Giussani a bien cerné la question. Et nous ne sommes pas appelés à nous contenter de le répéter, mais à voir si cette approche, cette différence dont parlait l'intervention, vérifiée dans l'expérience, trouve une confirmation dans notre manière d'être dans la réalité. Il ne suffit pas ici de répéter des vérités, parce que l'aide que nous pouvons nous apporter, que nous devons nous apporter réciproquement, c'est de partager l'expérience que nous faisons sur le point dont nous parlons maintenant : là où nous l'avons vu se produire, en vérifiant si ce que dit Giussani est vrai ou pas. Et ce, non parce que nous avons un doute, mais pour nous en convaincre pleinement, pour que nous ne suivions pas simplement en acceptant quelque chose a priori : nous l'acceptons d'abord parce que nous faisons confiance à la personne qui nous a communiqué cette hypothèse, et ensuite, comme il le dit, nous vérifions que cela arrive quand nous entrons dans la réalité avec cette hypothèse. En effet, sans cette vérification, nous ne pourrions le faire nôtre, comme nous l'avons dit à l'École de communauté cette semaine. À ce propos, j'ai été très touché par la grande question de la connaissance nouvelle que nous avons abordée, parce que c'est ce qui est en jeu ici, au fond. Dès le départ, Giussani dit que la créature nouvelle se caractérise par une conscience nouvelle, par une capacité de regard et d'intelligence de la réalité que les autres ne peuvent atteindre. Giussani emploie des termes très forts : « Devenir une "créature nouvelle" signifie avoir une conscience nouvelle, une acuité du regard et de l'intelligence sur le réel que les autres ne peuvent atteindre » (L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 96). Par conséquent, si nous ne vérifions pas tout cela, si nous le réduisons à l'affirmation théorique et présomptueuse de celui qui dit à l'autre : « Écoute, je sais mieux que toi ! », si être une créature nouvelle ne se voit pas sous nos yeux à la manière de vivre la réalité, nous répétons des phrases de don Giussani, mais sans en être pleinement convaincus ; elles deviennent alors des mantras que nous répétons, mais elles ne pénètrent pas la vie. Don Giussani dit que cette nouvelle conscience de la réalité est la conscience normale pour traverser l'ensemble des circonstances de la réalité. Il faut donc entrer dans la circonstance, dans la réalité, avec ce que nous devons vérifier, pour constater avec évidence, de nos propres yeux, que cela nous donne une intelligence nouvelle de la réalité. Nous sommes tous appelés à le vérifier, avant tout pour nous-mêmes, et ensuite aussi vis-à-vis des autres. Nous ne pouvons pas, en effet, aller dans le monde en disant : « Nous avons la vérité, les enfants ! ». Si c'est vrai, cela devra se voir à notre manière de vivre la réalité, à notre capacité de communiquer une différence à partir de ce que nous vivons. Au fond, c'est la prétention du christianisme : en entrant dans la réalité à partir d'une histoire particulière, on peut vivre chaque chose, chaque circonstance, de manière différente. Ce n'est pas moi qui définis l'événement, mais c'est l'événement qui me définit. Nous sommes tous face à un défi : vérifier si le fait de suivre une personne, une histoire particulière, nous fait expérimenter qu'il est possible d'entrer dans toute chose de manière différente, en vivant toutes les circonstances avec une nouveauté, comme le dit saint Paul : comme une créature nouvelle. Il ne s'agit pas de réfléchir de façon abstraite sur le sujet, cela n'apporte rien, mais d'en attester dans l'expérience que fait chacun, car cela seul nous convaincra.

Récemment, trois malfaiteurs sont entrés chez moi et, sans dire un mot, ils m'ont agressée en me cassant les lunettes et un bras. Quand j'ai lu, dans la journée de début d'année, que Carrón parlait de violence gratuite, j'ai pensé à ce fait, qui m'a beaucoup marquée. Je reconnais qu'à ce moment-là, j'ai eu une sérénité dont je ne suis normalement pas capable. Quand ils ont arraché tous les câbles internet et le modem, ce qui a provoqué des courts-circuits, j'ai dit à celui qui le faisait : « Attention, ne te fais pas mal ! ». Même si j'avais le bras cassé et que j'étais dans cette situation, je m'inquiétais qu'il puisse arriver quelque chose à cette personne. Il a écouté, surpris, et m'a regardé comme pour me dire : « Pourquoi tu t'inquiètes pour moi ? ». Ce fait a changé la situation,

si bien qu'il a commencé à dire aux deux autres : « On y va, on y va ! ». Une autre chose qui m'a surprise, c'est qu'avant de partir, ils m'ont enfermée dans la salle de bains avec une bouteille d'eau potable, parce que chez moi, l'eau n'est pas potable. J'ai été frappée aussi par le fait que je leur ai demandé de me laisser le portefeuille où j'avais tous mes papiers : ils ont emporté l'argent, mais ils m'ont laissé les papiers. Je l'ai perçu comme une grâce, quelque chose de spécial, comme si quelque chose avait provoqué le comportement de cette personne. Parmi tout ce qu'ils ont sorti des étagères et jeté au sol, notre bréviaire est tombé, et il est resté ouvert : le malfaiteur en a été surpris. Je suis restée enfermée dans la salle de bains pendant quinze heures et j'ai dû sortir en cassant la porte, mais j'ai remercié le Seigneur : j'étais vivante, c'était une belle journée. Cela me fait sentir que toute l'expérience que nous faisons, toute la compagnie que don Giussani nous a offerte, sont ce qui donne forme à la vie, ce qui permet de voir une circonstance aussi violente avec sérénité. Merci.

Carrón. Merci à toi. Voilà un très bel exemple de ce que nous disions : une manière de vivre la réalité qui nous surprend les premiers et, quand ils le voient se produire sous leurs yeux, les autres aussi. Ce ne sont pas des histoires que nous nous racontons. Dès que les personnes voient cette différence (bien entendu, pas toujours ou pas dans toutes les circonstances), quelque chose change, comme nous l'avons vu en lisant le livre sur Van Thuan. Il ne se racontait pas des histoires à lui-même. D'ailleurs, les gens qui entraient en rapport avec lui changeaient : son attitude changeait même ses gardiens.

Pendant les quinze heures où j'étais enfermée dans la salle de bains, j'ai pensé justement à Van Thuan : « S'il avait été dans ma situation, prisonnier, frappé... ». Je ne peux pas dire que j'ai eu du courage, mais de la sérénité, si. C'est comme si Van Thuan, avec son expérience, m'avait ouvert l'esprit pour affronter ce moment. Cela contredit le fait que l'on pense : « Je lis le livre, et on en reste là ». Au contraire. Ce sont toutes des épreuves qui nous apprennent quelque chose. Merci.

J'ai pas mal réfléchi à la question posée, parce que je souhaite beaucoup comprendre. Ma première pensée a été le moment où, le 19 novembre 2019, avec le Centre, nous sommes venus te parler et te dire que pour nous, (après tout le travail fait par le Centre précédent et repris ensuite par le nouveau Centre de manière presque inattendue, mais en continuité avec l'expérience que nous vivons dans la Fraternité Saint-Joseph), tu es l'autorité, en tant que choisi par don Giussani pour conduire le mouvement, et que nous n'avons besoin de rien d'autre que du Christ. Tu étais content de ce dernier point, et nous encore plus, parce que cela traduisait vraiment ce que nous dit l'expérience que nous vivons, reconnue par tous dans la Fraternité. Alors je voudrais ton aide : tout en reconnaissant en toi l'autorité, j'ai un groupe de Fraternité avec lequel je partage l'expérience de la Saint-Joseph et dont je peux dire, avec toutes les années de mouvement que j'ai vécues, que c'est ce qui m'a le plus fait percevoir la miséricorde de Dieu à mon égard, dans ma vie. Donc ce qui est dit dans le petit groupe fait pour moi autorité. Je ne sais pas s'il est juste d'utiliser ce terme, mais si je pense à ce qui ressort de notre groupe, à ce que disent mes amis du groupe, je vois que cela me travaille pendant toute la quinzaine qui suit, avant de nous revoir. Ce qui est dit à la retraite d'Avent, à la retraite de Carême, aux Exercices, autrement dit ce qui fait la vie de la Saint-Joseph, fait pour moi autorité. Cela fait autorité dans le sens que je le mets en jeu dans la journée, dans la vie. Il y a deux choses qui m'ont touchée dernièrement. Il y a quatre ans, j'ai recommencé à travailler en tant qu'avocate, en repartant pratiquement de zéro, grâce à la générosité et au regard plein d'amour d'une amie qui m'a demandé pourquoi je ne recommençais pas à exercer le métier. Comme j'avais hâte de reprendre, j'ai tout de suite dit oui, sans savoir ce qui m'attendait. Je suis heureuse de cette expérience, et il me semble que ce que j'apprends dans le mouvement, qui est pour moi maintenant la Fraternité Saint-Joseph, est devenu aussi une intelligence au travail, au sens où l'obéissance à l'autorité est l'obéissance au chef, à mon chef. Mais ce n'est pas une obéissance aveugle. C'est-à-dire qu'il y a une obéissance a priori, parce que j'obéis et, au fil du travail, je façonne la réalité, je m'introduis dans la réalité, je suggère aussi des

choses, mais sans jamais mettre au premier plan ce que je dis. C'est-à-dire que j'apporte une suggestion, si elle est entendue très bien, sinon, j'obéis tout de même.

La deuxième chose qui m'a frappée est que divers événements très difficiles et très éprouvants sont survenus dans ma famille d'origine (je le raconte parce qu'il me semble qu'ouvrir son cœur est la manière de partager la vie concrète) : j'ai une mère très matriarcale, qui ne va pas bien dernièrement, et mon père non plus. Ce qui m'a surpris est que dans cette dynamique de ma vie, j'ai eu une attitude objectivement différente, au sens où j'ai tenu à l'unité de notre famille. C'est venu spontanément, à cause de ce que j'apprends dans mon groupe, à l'intérieur de la Fraternité, ce que j'apprends de l'École de communauté avec toi, de ce que je lis de toi ; j'apprends en me confrontant, en m'identifiant avec ce que tu vis, en essayant de comprendre comment tu vis et d'agir en conséquence. C'est donc un test. Je ne sais pas si c'est le test de ce que tu dis, mais cela me semble être le cas, parce qu'au fond, le test final est le fait que, dans toute la désorientation de ma vie qui fait que je suis psychologiquement et émotivement toujours très déboussolée, je vais bien.

Carrón. C'est la preuve. La question n'est pas ce que je dis, mais la vérification que tu en fais, dans ton expérience, au travail, en famille, dans ce que tu as à affronter. Ce n'est certainement pas facile de recommencer à travailler comme avocate après des années, ou d'agir différemment devant ses parents, après des années vécues d'une certaine manière. Je n'ai rien d'autre à vous proposer. Toute mon autorité, ce qui fait mon autorité (appelez-la comme vous voulez), consiste tout simplement à partager avec vous l'expérience de vérification que je fais. Comme je le dis toujours : « Si cela vous est utile pour vivre, je suis heureux ; et si cela ne vous est pas utile, cherchez-en un autre ». Je n'ai rien à défendre. J'ai seulement à partager avec vous ce qui me sert pour vivre, et je vous donne les raisons qui font que j'agis d'une certaine manière.

Quand tu entends dans ton groupe certaines choses qui te touchent et que tu les prends comme hypothèse de travail pour entrer dans la réalité, tu vérifies ce qui arrive quand tu suis tes pensées ou quand tu suis l'hypothèse que tu reçois dans le lieu dont tu fais partie. C'est la question. Un lieu se révèle toujours plus plein d'autorité pour nous s'il nous convainc toujours plus que seul ce que nous y recevons nous permet d'affronter la réalité de manière plus humaine et plus vraie, pour nous et pour les autres. L'autorité grandit, l'estime pour l'autorité qu'ont le groupe et les personnes du groupe ou les personnes que l'on rencontre grandit dans la mesure où tu te sens générée, enrichie par une manière d'affronter la réalité, par un regard tel que, quand tu entres dans la réalité avec ce même regard, ton humanité est exaltée. L'autorité se conquiert dans la réalité. Personne ne l'a a priori ou ne peut se la donner. Chacun doit faire, comme tu le dis, la vérification de ce qui fait autorité pour son propre chemin. Si tu acceptes a priori certaines choses qui te sont dites, puis que, dans ton expérience, tu ne fais qu'expérimenter le contraire, tu envoies paître l'autorité de ce groupe. Il ne suffit pas que les personnes aient mis toute leur énergie pour te dire quelque chose ; il s'agit de savoir si le lieu dont tu fais partie suscite en toi une différence, à condition de la prendre au sérieux, bien entendu, comme le dit don Giussani : « Si l'Église ne peut pas tricher, l'homme ne peut pas tricher non plus » (L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 260). De même que le groupe ne peut pas tricher, tu ne peux pas tricher non plus. Si l'on a réellement eu la grâce de trouver un lieu plein d'autorité (et si on ne triche pas dans le rapport avec lui), on le vérifie dans la réalité. Et cela rend toujours plus reconnaissants envers don Giussani ; en tous cas, je le suis, parce que chaque fois que je seconde ce que j'apprends de lui, cela exalte toujours plus sa grandeur à mes yeux, si bien que cela me colle toujours plus à lui (comme nous l'avons vu dans l'École de communauté à propos de la relation des disciples avec Jésus). Ce n'est pas pour porter don Giussani aux nues, mais parce que je vérifie de mes propres yeux ce qu'il me propose comme manière de vivre la réalité, le contenu de conscience avec lequel il m'apprend à entrer dans la réalité : il introduit une nouveauté, il suscite en moi une liberté, pour les autres. Merci.

Je peux te demander quelque chose ? Depuis 2006, quand tu as prêché les Exercices sur la question du cœur, j'ai été extrêmement touchée : ils ont été pour moi un point de départ très important, parce que je pense que le critère pour tout vérifier est le cœur.

Carrón. Très juste ! Ce dernier point est essentiel. J'écrivais ce matin à un ami, en réponse à ce qu'il m'avait raconté, que l'expérience, telle que Giussani la décrit dans *Le sens religieux*, est la clé de la méthode. Dès la première page du *Sens religieux*, dans le chapitre 1, il nous place face à une alternative. Si nous voulons connaître quelque chose – ici le sens religieux – que faisons-nous ? Un jeune qui entendrait parler de « sens religieux », que ferait-il ? Il irait sur Google, il taperait « sens religieux », et il trouverait toute la bibliothèque du monde. Et avec ça ? Comment distinguer ce qui est juste de ce qui ne l'est pas, les *fake news* d'un contenu exact ? Il se trouverait dans un état de confusion totale, il ne saurait pas par où commencer pour démêler la pelote. Don Giussani nous dit alors que la méthode ne peut être d'aller voir ce que dit saint Thomas ou Aristote, ou saint Augustin (je l'ajoutais toujours quand je faisais cours à mes étudiants), ou don Giussani (pouvons-nous ajouter), parce que cela va contre la méthode même de don Giussani, selon laquelle on ne peut pas s'abandonner à l'opinion des autres, en déchargeant sur d'autres la responsabilité d'une vérification qui nous appartient (cf. *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 20-22). La méthode que propose Giussani à la place de celle-ci est l'expérience, parce que c'est dans l'expérience que chacun peut connaître la réalité. « La réalité devient évidente dans l'expérience » ; ou encore : « L'expérience est le phénomène dans lequel la réalité devient transparente et se fait connaître » (L. Giussani, *In cammino. 1992-1998*, Bur, Milan 2014, p. 311, 250). Je ne vais pas répéter ici ce que j'ai dit aux Exercices de la Fraternité en 2009, parce que je devrais projeter aussi le diaporama, comme je l'avais fait alors ; je dis seulement que la question de l'expérience a été l'un des éléments les plus décisifs pour ma vie, qui m'a fait tomber amoureux du mouvement, parce qu'elle m'a donné l'instrument pour avancer. Si je perdais cela, ce serait la fin du charisme pour moi. En effet, Giussani a commencé l'expérience du mouvement en cherchant à montrer la pertinence de la foi pour les exigences de la vie. Et cette découverte ne peut se faire que dans l'expérience. C'est pourquoi, lors du *Raggio* (je l'ai souvent répété), les opinions des jeunes ne l'intéressaient pas ; il ne les laissait pas parler de leurs pensées. « Raconte l'expérience que tu as faite, parce que c'est dans l'expérience que tu apprends », disait-il. C'est dans l'expérience que chacun de nous vérifie ce dont il a besoin pour vivre. Nous le voyons avec la pandémie. Face à un défi que nous partageons tous, nous avons vu et nous voyons (parmi nos collègues, nos amis et en famille) qui était et est déterminé par la peur, et qui l'est par une nouveauté, dont la première à être surprise est la personne qui la porte, comme nous le disions, et ensuite les autres. Le christianisme apporte dans le monde une différence, quand il est vécu comme une expérience. C'est essentiel parce que c'est là, dans l'expérience, que je peux me rendre compte de ce qui fait autorité pour moi ; précisément parce que je vis une expérience, je peux vérifier sur ma peau ce qui tient face au choc des circonstances. Ce que dit l'un ou l'autre ne suffit pas. Imaginez combien il y a d'opinions en ce moment ! Et avec les réseaux sociaux, il en circule encore plus. En ce moment, où tout est à portée de main de tous, il est encore plus compliqué de repérer la voie qui convient pour l'homme, pour chacun de nous. Alors, si on ne fait pas d'expérience de vérification, on est perdu.

Je souhaite qu'on ne perde pas la question de l'expérience que tu as soulevée. Le jour où cela arriverait, nous aurions perdu le charisme en route. Des gens prêts à te dire ce que tu dois faire, il y en a à revendre. Mais des gens qui te proposent une méthode, il y en a vraiment peu ; des personnes comme don Giussani, qui a dit le premier jour où il est entré en classe : « Je ne suis pas ici pour que vous repreniez à votre compte les idées que je vous donne, mais pour vous enseigner une méthode vraie pour juger ce que je vous dirai. » (*Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 12). C'est tout le contraire de toute forme d'autoritarisme, d'un usage instrumental de l'autorité. Vous pouvez vérifier sur votre peau si ce que je vous dis est vrai, et c'est le contraire de l'autoritarisme. S'il y a quelque chose qui suscite le contraire de l'autoritarisme, c'est bien l'éducation du mouvement, parce qu'elle invite à juger avec les critères qui naissent du cœur de l'expérience que l'on fait. C'est pourquoi je proposais toujours cet exemple à mes élèves : « Ce n'est pas moi qui décide quelles chaussures vous vont, parce que vous vérifiez vous-mêmes lesquelles vous conviennent ». Le critère de jugement, le critère pour juger une proposition est en

nous, et il est objectif. On ne se le donne pas soi-même, il est en nous. C'est fondamental pour le chemin de la vie. Merci.

Depuis quarante ans que je fais partie du mouvement, il m'est souvent arrivé de me trouver face à des carrefours où je devais soit suivre mes pensées, mes impressions, mes convictions, soit suivre cette compagnie, dans laquelle le visage du Christ m'est devenu familier. Mes choix ont toujours été univoques, et j'ai donc fait expérience en oscillant entre ces deux pôles. Dans ces expériences, j'ai pu mûrir un jugement qui devient toujours plus clair dans l'obéissance à cette compagnie et que j'ai exprimé dans une lettre de démission d'une charge importante que je n'ai pas su mener à terme. Je disais : je ne vous cache pas que je regrette de ne pas avoir réussi à trouver des solutions aux problèmes qui sont apparus, mais le fait de me sentir préféré par le Seigneur me console, car à chaque fois que je pense faire par moi-même, il met sur mon chemin des signes qui, tout en blessant mon orgueil, me font comprendre que tout ne dépend pas de moi. J'ai fait l'expérience, au cours de ces années, que chaque fois que j'agis en m'affirmant moi-même, je commets des erreurs et je ne suis pas content, tandis que lorsque je suis les signes et les personnes que le Seigneur me donne, les nœuds et les difficultés se résolvent plus facilement et je suis plus joyeux. C'est pour moi toujours plus évident que l'un des signes les plus grands que le Seigneur me donne est la présence de l'autorité. Lors de la Journée de début d'année, tu nous rappelais à nouveau, en citant don Giussani, que « l'autorité est une personne qui nous montre, quand on la voit, que ce que dit le Christ correspond au cœur » (Extrait d'une conversation de Luigi Giussani avec un groupe de Memores Domini (Milan, 29 septembre 1991), in « Qui est cet homme ? », <https://it.clonline.org/cm-files/2019/10/15/gia-2019-fra.pdf>). Et tu nous as témoigné récemment du fait que tu la reconnais en nous indiquant une personne : Azurmendi. Tu nous rappelais en effet que « ce n'est pas moi qui dois susciter l'événement, ce n'est pas nous qui devons le susciter par notre effort, il nous faut seulement le reconnaître quand il arrive » (École de communauté, 18 novembre 2020). Voilà, quand je vois mes amis du groupe et que j'arrive à être fidèle à cette méthode, je découvre beaucoup d'aspects, parce que regarder avec surprise ce que fait le Seigneur permet de dépasser le préjugé, les a priori, les idées que nous avons sur les personnes qui sont en face de nous. Je vois avec toujours plus d'évidence que lorsque nous nous en remettons à Lui, des miracles arrivent, qui ne viennent souvent pas de là où je l'ai décidé, mais qui émergent de la réalité, des personnes qui ont été touchées et qui sont devenues actrices d'un événement et d'un changement. Et je vois que dans le temps, cela a vraiment favorisé une familiarité entre nous et une autorité, si bien que c'est un rappel constant qui m'accompagne et nous accompagne au travail et dans les choses que nous faisons ; il me semble donc que cela augmente toujours plus la certitude et la disponibilité à être obéissants. De ce point de vue, je pense à une phrase qui m'a marqué en reprenant Peut-on vivre ainsi ?, lorsque don Giussani, en parlant d'obéissance, dit que c'est la vertu de l'amitié. Être ainsi attachés a rendu cette compagnie toujours plus amie, si bien qu'il est de plus en plus facile de suivre et de faire confiance même dans les moments de crise, où les choses ne se passent pas comme je voudrais. Merci.

Carrón. Merci. Ce que tu dis confirme ce que nous disions avant. Pourquoi l'expérience d'Azurmendi me touche-t-elle ? Qui aurait cru qu'une émission de radio puisse faire autorité pour une personne de son intelligence, de son âge, de son expérience humaine, après tout ce qu'il a vécu ? Qui pourrait le lui imposer ? Personne. Personne en ce monde n'est assez puissant pour imposer quelque chose à une personne libre. Comment Azurmendi a-t-il détecté l'autorité de ce journaliste qui parlait à la radio ? Précisément par l'expérience : en écoutant la radio, il a perçu toute la différence qu'il y avait dans cette émission, et cela l'a conquis. Comme cela nous est arrivé au départ, quand nous avons rencontré le mouvement : le premier choc a été causé par le fait de rencontrer une différence, au point que nous n'avons pas voulu la perdre ! Si cela se perd dans le temps, si cela manque, tout se complique et se confond.

En ayant vu se produire ce contrecoup chez une personnalité comme Azurmendi, nous avons vu aussi toute la valorisation de sa personne, de sa raison, de son cœur, de son intelligence, de sa

liberté, de son affection. Azurmendi ayant suivi ce qui lui était arrivé, nous avons vu le spectacle qu'est devenue sa vie. Alors, qu'est-ce que l'autorité ? C'est ce que nous avons vu décrit dans l'École de communauté et dont il nous a témoigné : en partant d'un événement qui l'a touché, qui l'a décontenancé, si bien qu'il a ressenti toute l'admiration pour quelque chose qu'il n'avait certainement pas imaginé en se réveillant ce matin-là, il a reconnu et accepté que ce n'est pas lui qui définit l'événement, mais qu'il est plutôt défini par celui-ci. Et quel en est le signe ? Qu'Azurmendi s'est mis à suivre ce qu'il a rencontré. C'est impressionnant ! Pourquoi quelqu'un comme lui se met-il à suivre, à obéir à ce qu'il a rencontré, si personne ne peut le forcer à le faire, si personne ne peut le lui imposer en s'attribuant une autorité quelconque sur lui ? Il suit, il obéit, parce que l'autorité est intrinsèque à l'expérience de correspondance qu'Azurmendi a vécue devant cette différence. Le christianisme se communiquera toujours de cette manière : il n'y aura pas d'autre forme que le fait de voir frémir en nous l'expérience d'une correspondance, qui est ce que nous lisons dans la liturgie, ce que nous vivons dans la liturgie de l'Avent. En partant d'un besoin que nous avons, l'Église nous fait crier au Mystère pendant l'Avent : « Cieux, ouvrez-vous, et que descende sur nous ta miséricorde » ? La promesse est que, lorsque cela arrivera, « même les montagnes frémiront ». C'est le frémissement qu'a connu Azurmendi et que nous avons expérimenté nous aussi.

Voilà l'autorité. L'autorité, c'est un Autre qui, pour m'atteindre, peut se servir de n'importe qui (dans ce cas, le dernier arrivé), et je me mets à lui obéir, à le suivre. Je n'ai rien de plus intéressant à vous communiquer que ce que je vois faire au Mystère sous mes yeux. Que chacun décide selon quel critère il veut vivre : décidez si vous voulez suivre le frémissement que vous voyez se produire en vous : c'est que nous avons vu à l'École de communauté, quand nous avons lu : « Nous avons été aimés, nous sommes aimés : voilà pourquoi nous "sommes" » (*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 119). C'est à cela que nous sommes appelés à répondre, à obéir, comme nous l'avons vu chez Azurmendi. Quand nous sommes disposés à obéir, à suivre ce que Lui (cet Amour sans limites) fait en nous, toute notre humanité est exaltée et nous pouvons alors apporter une contribution à tous ceux que nous trouvons sur notre chemin.

Voilà l'expérience de l'autorité, parce qu'il n'y a pas d'autre autorité que celle que le Mystère fait se produire, car c'est là que nous voyons le Christ vaincre. Les gardes qui surveillaient un prisonnier tel que Van Thuan ne pouvaient pas éviter de ressentir un frémissement face à cette humanité. Qu'ils se soient sentis générés par leur prisonnier et qu'ils se soient laissés générer par lui, voilà la question la plus éclatante. Que cela arrive, que l'on se laisse vraiment générer par l'autorité, personne ne peut l'imposer : cela ne peut être reconnu qu'à cause de la correspondance que l'on expérimente. C'est la grande décision de l'existence, c'est, disions-nous à l'École de communauté mercredi dernier, notre vrai problème, parce que c'est Lui qui fait tout le reste. Le fait que nous soyons aimés est Son problème à Lui. La réponse à cet amour reçu doit venir de nous. Et Il nous dit : « Vous pouvez comprendre ce que cela signifie si vous le laissez grandir en vous ». Comment ? Quelle est la seule chose que Jésus demande dans l'Évangile ? Être enfants, accepter comme des enfants ce qu'Il nous apporte, car le reste sera le fruit de cette puissance de changement que le Christ introduit dans la vie. Mais qui pourra le voir ? Non pas celui qui dit : « Très beau, très beau », comme nous lisons dans l'École de communauté, puis qui s'en va. Si Azurmendi avait agi ainsi, s'il avait dit : « Très beau, très beau » et qu'il avait ensuite changé de station de radio, tout en serait resté là. Il aurait perdu le meilleur, comme nous perdrons le meilleur si nous ne suivons pas la manière dont le Mystère frappe à notre porte. C'est là que se joue le match, mes amis.

Berchi. Julián, excuse-moi, est-ce que je peux te demander quelque chose à ce propos ? Il y a au préalable une question affective, parce que je comprends que pour se laisser déplacer, il faut une disponibilité qui ne va pas de soi. Dans la vie, il arrive qu'on soit face à des personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ne nous sont pas sympathiques, pour le dire de manière un peu banale et superficielle. Mais si cela n'est pas vaincu, il y a un frein : c'est comme si je devais décider à l'avance de permettre à l'autre de me déplacer. Peux-tu m'aider sur ce point ?

Carrón. Disons que cette disponibilité ou cette possibilité d'être disponibles fait partie de notre nature. Nous avons été faits ouverts, si bien que nous ne pouvons éviter de recevoir le choc, comme c'est arrivé à Azurmendi, qui s'est trouvé devant un imprévu alors qu'il pensait que les jeux étaient faits pour lui. Ou comme cela peut arriver même à un soldat S.S., celui dont parle Elsa Morante dans un de ses romans : il voit une fleur et tous les crimes qu'il a commis ne l'empêchent pas de ressentir le choc que provoque en lui la beauté de la fleur. « Si je pouvais revenir en arrière, et arrêter le temps, je serais prêt à passer toute ma vie dans l'adoration de cette fleurette » (E. Morante, *La storia*, Einaudi, Turin 1974, p. 605). Le fait de la fleur implique la totalité, jusqu'à Celui qui l'a fait. Rien n'empêche cette pensée, même chez un homme aussi fermé, mal-en-point et humainement démoli que ce soldat, car sa capacité de destruction ne peut pas bloquer entièrement cette dernière possibilité d'ouverture. C'est impressionnant ! Mais l'instant d'après, il dit « Non ! [...] je ne retomberai pas, non, dans certains artifices » (*ibid.*). C'est devant la fleur qu'il vérifie sa disponibilité. Il est toujours possible d'être disponible, même pour un homme comme lui, qui a commis des crimes sans fin, mais cela n'empêche rien et ne garantit rien : cela n'empêche pas qu'il puisse être provoqué par la beauté d'une fleur et cela ne garantit pas que, ayant ressenti une ouverture face à la fleur, il la seconde. Seconder quelque chose qu'on a vu est toujours une décision, toujours liée à une sympathie (comme le rappelait l'École de communauté), à ce fil de tendresse qui se crée face à quelque chose de présent. C'est ce qui arrive dans la vie quotidienne. Si quelqu'un est gravement malade (je citais toujours cet exemple à mes élèves), il ne cherche pas à savoir si le médecin a mauvais caractère, parce que s'il le guérit (passez moi l'expression), il se fiche pas mal de son mauvais caractère, parce qu'il est reconnaissant que quelqu'un comprenne quelque chose à sa maladie. Avant, il avait rencontré d'autres médecins très sympathiques, des doctresses amènes qui papotaient avec lui, mais qui n'avaient rien compris à sa maladie, et il rentrait chaque fois triste chez lui. Mais le jour où il a trouvé quelqu'un qui l'a guéri, il lui a fait un cadeau à Noël par gratitude (même si ce docteur avait mauvais caractère), parce que sans lui, il serait encore prisonnier de la maladie. Parfois, c'est la nécessité dans laquelle on se trouve qui peut ouvrir une brèche. Hier, en saluant la Crèche vivante en ligne organisée par les Sœurs de Martinengo, je disais que si, en ce moment, nous ne sommes pas disposés à suivre le message de Noël, ou si nous faisons semblant de ne pas l'entendre, il est tout de même arrivé jusqu'à nous, quelle que soit notre réponse. Et un jour, peut-être, quand nous serons plus conscients du besoin que nous avons, il trouvera en nous la disponibilité pour l'accueillir que nous n'avons pas aujourd'hui.

Ce que disait Julián sur le fait de seconder ce qui nous est donné me semble essentiel pour la vie entre nous, parce que je vois que, souvent, nous sommes touchés par la positivité qui émerge, par exemple pendant une rencontre, qui a une caractéristique propre à notre existence, une positivité qui va de pair avec un réalisme total, si bien qu'on n'a pas besoin de dire que les choses sont un peu moins laides qu'elles ne le sont. Voir cela m'accompagne beaucoup, parce que je m'aperçois que l'origine ne peut venir d'un certain caractère, d'un optimisme. C'est, en quelque sorte, le dernier reflet sur nos visages de cette confiance inébranlable dont tu nous as parlé cet été, de ce « oui ». La positivité que nous nous témoignons, avec toutes nos limites, vient de ce « oui » et des personnes qui en sont pour moi davantage le signe. Je crois que le point sur lequel nous pouvons nous aider, c'est reconnaître l'origine de ces témoignages, parce que je vois que ce sont des personnes qui regardent d'autres plus grands qu'elles, qui se laissent générer, pour qui l'École de communauté est l'hypothèse de travail sur la journée, bien sûr avec les fragilités de chacun, mais c'est l'hypothèse ; c'est ce qui donne vraiment l'espérance, car cela devient alors une voie à suivre aussi pour moi, qui défie par exemple le nihilisme que, dans certains moments difficiles, j'ai trouvé aussi en moi-même. Bref, ces présences dialoguent avec le nihilisme qu'il y a en nous aussi. C'est pourquoi, en voyant le secret qu'il y a derrière ces témoignages et ce qu'ils indiquent, je pensais au moment où, dans l'École de communauté, tu nous as rappelé de ne pas faire d'autre vérification que celle proposée par le charisme. Voilà, il me semble que cela nous aide dans notre vie commune. Nous parlons, nous nous racontons des choses, nous sommes amis entre nous, mais en nous disant

quelle proposition nous suivons. Les personnes qui me tiennent compagnie sont celles en qui on voit clairement qu'elles suivent une proposition.

Carrón. Parfait, voilà la question. Quand on trouve la proposition incarnée en une personne, on doit décider si on a une idée différente et meilleure pour vivre la réalité. Et nous le verrons se produire sous nos yeux et nous le suivrons. Ou bien on ne parvient pas à vivre selon son idée, et alors on se met à suivre la personne en qui on voit la proposition incarnée. La vie est simple. Il n'y a pas cinquante possibilités : soit nous décidons nous-mêmes, à chaque instant, selon ce que nous avons en tête, soit nous suivons ce que nous voyons se produire sous nos yeux chez des personnes qui sont différentes justement parce qu'elles se laissent générer, comme nous le disons souvent : « D'où vient cette nouveauté que je vois en elle ou en lui ? ». Voilà le fruit d'une génération : une humanité différente qui nous fait demander : « D'où naît-elle, qui est on père, quelle en est l'origine ? ». Nous sommes à nouveau face à un défi (comme je le disais à l'instant en répondant au père Michele) : celui-ci nous trouve-t-il disponibles pour ce que nous voyons se produire sous nos yeux, là où nous voyons que le Christ vainc, ou bien nous en désintéressons-nous pour préférer autre chose ? Chacun peut faire autre chose ; de toutes façons, il vaut toujours mieux faire que ne rien faire, parce qu'au moins, on vérifie quelque chose. Au lieu de rester immobiles à ne rien faire, il vaut toujours mieux risquer quelque chose, ainsi notre propre idée se dégonfle, si elle n'est pas bonne. C'est ce qui est arrivé au fils prodigue. Paradoxalement, c'était mieux pour le fils prodigue de ne pas rester chez son père les bras croisés, il a ainsi vérifié l'image de vie pleine qu'il avait en tête. Je le disais récemment aux Exercices des étudiants : dans la parabole des talents, Jésus blâme le serviteur qui n'a pas fait fructifier le talent reçu par peur de ne pas y arriver ; le serviteur, en effet, savait que le maître était un personnage étrange, qui recueillait ce qu'il n'avait pas semé, et il en a fait un alibi pour son inactivité. Mais il faut prendre des risques, et si quelque chose ne se passe pas bien, on apprend. Il ne s'agit pas de ne pas se tromper, mais de marcher sans trêve.

La question pour l'assemblée m'a rendue perplexe : « Que signifie le rôle du responsable ? Comment ce terme soutient-il ton expérience de visitor ou de responsable ? ». Le point de réflexion que nous avons donné était que sans l'autorité, il n'y aurait pas la compagnie dans laquelle nous vivons. En pensant à cette question (après la première intervention sur la différence qui nous caractérise au travail), je me suis rappelée quand j'ai connu la Fraternité Saint-Joseph, parce que, dans notre vocation, chacun est responsable du rapport avec le Christ. En répondant à cette question, je me suis rendu compte qu'en réalité, le responsable a plutôt une fonction d'organisation, que j'ai prise pour faciliter la vie de la communauté de CL, de la Saint-Joseph, et que la responsabilité est ma réponse au fait que je suis aimée. Je ne crois pas que le rôle du responsable dont parle le texte soit nécessairement quelqu'un qui vit comme cela, dans cette transparence du rapport avec le Christ. L'autorité et la responsabilité peuvent coïncider, mais c'est une grâce. En même temps, suivre celui qui est responsable est une manière concrète de vivre que me donne le Seigneur. Je ne pense pas que l'autorité et le responsable soient la même chose, ce serait un poids et ce serait injuste de prétendre que cette autorité brille toujours pour un autre. Si une autorité apparaît pour une personne, c'est une grâce : chacun de nous est responsable.

Carrón. Magnifique ! Cela simplifie beaucoup la question, car ce que tu dis est vrai : le responsable d'un groupe de votre Fraternité, comme cela arrive dans d'autres expériences, par exemple dans une maison du Groupe Adulte, ne doit pas nécessairement être la personne qui fait le plus autorité, mais une personne qui a pour tâche de rappeler les questions élémentaires de la vie de la maison, ou du groupe de Saint-Joseph ; on peut en quelque sorte utiliser le terme « organisatrice » pour indiquer cette responsabilité, non pas au sens péjoratif du terme, pour ne pas charger la personne d'un poids qu'elle ne serait pas capable de porter. Ensuite, si une personne a la responsabilité de la maison ou du groupe de Saint-Joseph, sa tâche peut être plus qu'organisatrice : en plus d'organiser une rencontre, en disant quand elle se déroule et quel texte travailler, en plus d'exercer cette fonction, elle peut aussi dire : « Regardez ce qui se passe ici, regardez comme cette personne brille à nos yeux ». Alors, sa mission ne se réduit pas à l'organisation, parce qu'elle consiste à suivre elle-

même, la première, la vraie autorité, qui est le Christ présent devant nous à travers une personne en qui Il a la victoire. Ainsi, le responsable, libéré du poids d'avoir cette mission de devoir susciter sa propre autorité, devient autorité, parce qu'il est le premier à suivre. Le fait que la Saint-Joseph te demande d'avoir une responsabilité est une grâce : ayant cette tâche, tu es pleine du désir de regarder ce que le Mystère génère dans ton groupe. En tant que responsable, tu es spectatrice de ce que le Mystère fait sous tes yeux, et tu as donc de la chance, comme en avaient les disciples qui étaient avec Jésus : bien entendu, ils n'étaient rien par rapport à Jésus, mais ils ne pouvaient pas rentrer chez eux sans avoir à chaque fois les yeux pleins de ce qu'ils Lui avaient vu faire. Tu comprends ? Alors, ton rôle, qui est nécessaire dans toute forme de « rassemblement », dans toute vie commune, acquiert un surplus d'intérêt, pour toi et pour les autres. C'est ainsi que l'on devient autorité, et non parce qu'on se l'attribue, mais parce qu'on reconnaît et suit une personne en qui on le voit se produire. Si je vois Azurmendi, et que je reconnais qu'il fait autorité pour ma vie, qu'est-ce que j'ai de mieux à proposer ? Comme me le disait un ami : « Avec tes études bibliques, à la Journée de début d'année, tu aurais pu faire un magnifique commentaire exégétique sur l'aveugle né ». Ce n'est pas ce qui m'intéressait ! L'été dernier, j'ai vu se produire devant moi quelque chose que je désirais vous mettre sous les yeux, en m'écartant pour que vous puissiez voir ce que fait le Christ, qui est bien plus important qu'un beau commentaire exégétique sur l'aveugle-né : je voulais qu'apparaisse que l'aveugle-né a suivi un fait, exactement comme c'est arrivé à Azurmendi. Ce n'est pas à moi de le générer, ni à toi ou chacun de vous (c'est libérateur !), nous n'avons pas le poids de devoir le générer. Nous sommes appelés à le suivre, à suivre ce que l'autorité vraie, à savoir le Christ, génère. Alors, tout devient grâce pour nous, parce que nous devenons spectateurs de la puissance transformatrice du Christ. Merci.

Berchi. Il n'y a plus d'interventions, et plus de temps non plus, je dirais.

Carrón. C'est le bon temps. Si nous le dépassons... nous perdons de l'autorité !

Berchi. Merci, et tous nos vœux de la part de toute la Saint-Joseph.

Carrón. Joyeux Noël à vous aussi, et transmettez mes vœux à tous vos compagnons de route.